



Arts de l'Islam
chefs-d'œuvre de la collection Khalili

Les arts de l'islam

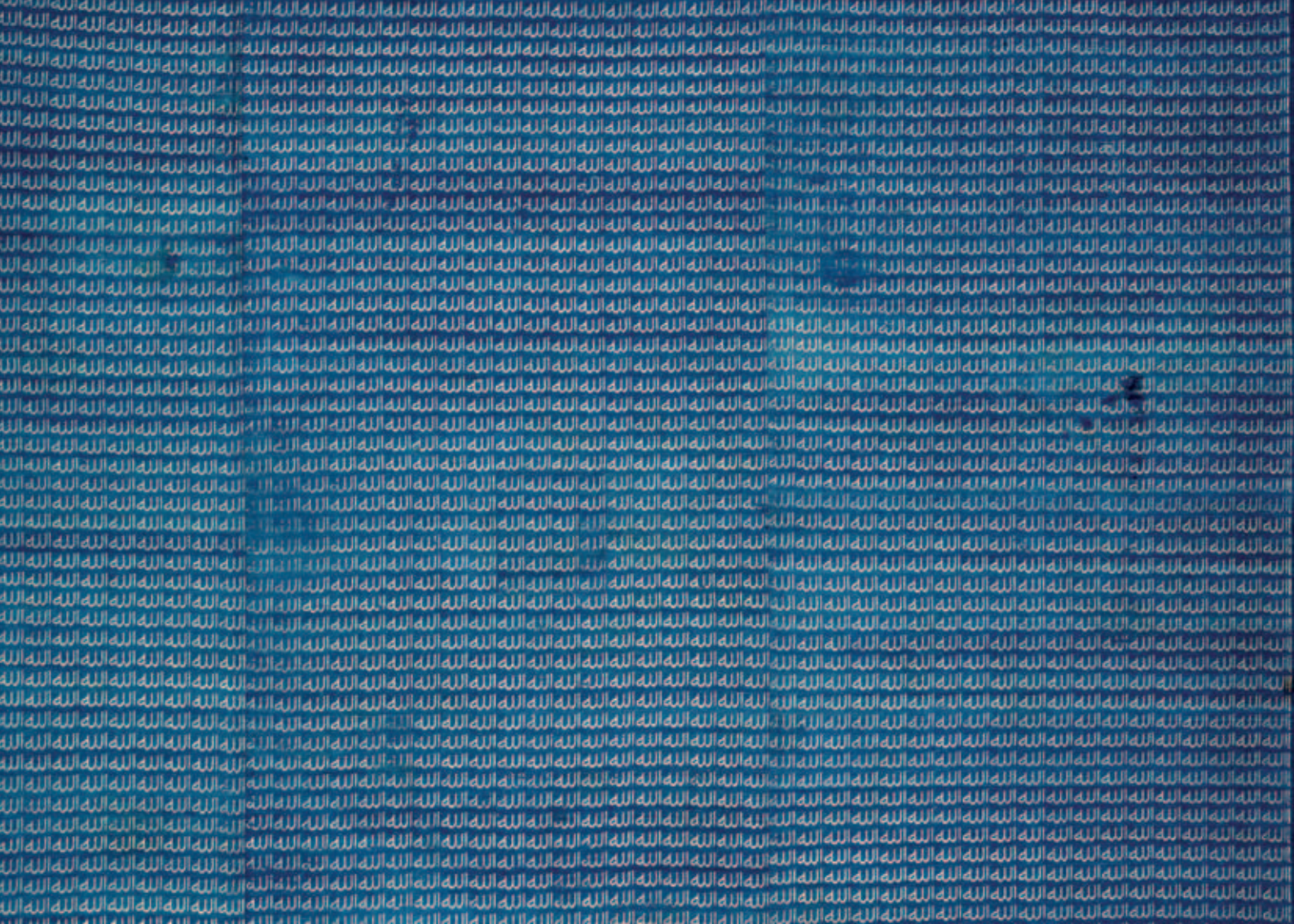
La diffusion de la religion musulmane a donné naissance, au sein d'un vaste territoire, à une manière commune de penser et de vivre : la civilisation islamique. Les cultures marquées par l'islam n'ont cessé d'échanger, tout en conservant leur identité. Elles ont développé une esthétique propre, communément appelée « arts de l'Islam », qui s'applique tout autant au domaine religieux que profane.

Cette unité esthétique s'appuie sur la calligraphie, qui sublime le texte sacré et orne objets et monuments, reproduisant à l'infini des motifs ornementaux, géométriques ou floraux : l'arabesque et les entrelacs. La représentation figurée des hommes et des animaux n'y est pas bannie, mais elle n'est pas présente sur les feuillets du Coran ou dans les mosquées.

Facteur déterminant dans les arts de l'Islam, le mécénat des souverains et des princes a favorisé la production d'objets précieux et raffinés, et le développement de techniques qui seront imitées jusqu'au XV^e siècle en Europe avant que le mouvement ne s'inverse.

Au XIX^e siècle, des artistes, des techniciens, des artisans-théoriciens et des amateurs d'objets d'art européens redécouvrent les arts islamiques et constituent des collections privées ou des musées.

Panneau avec la répétition du nom Allâh, probablement Afrique du Nord, XVIII^e siècle





La Mecque, lieu



Bien avant l'avènement de l'Islam, La Mecque est une cité prospère sur la route des caravanes qui transportent l'encens et la myrrhe. C'est aussi un lieu de pèlerinage pour les Arabes païens dont les rites s'organisent autour de la Ka'ba, une construction cubique en maçonnerie dans un angle de laquelle est enchâssée la Pierre noire, un fragment de météorite.

Lorsque les musulmans, établis à Médine après leur expulsion de La Mecque, reprennent le contrôle de la cité en 630, ils détruisent les idoles qui se trouvaient à l'intérieur de la Ka'ba. Le prophète Muhammad définit alors le déroulement du pèlerinage qui, outre la circumambulation autour de la Ka'ba, comprend différentes stations, dont une à Minâ où est pratiqué le sacrifice d'un animal. Pour tout musulman sain de corps et d'esprit, et qui en a les moyens, le pèlerinage est une obligation qu'il doit accomplir une fois dans sa vie. Ce rite a constitué au cours des siècles un facteur d'unité pour une communauté répartie sur différents continents.



Vues des sanctuaires de Médine et de La Mecque, XVII^e ou XVIII^e siècle



Fragment de *Kiswa*, Egypte, Le Caire, XIX^e siècle

saint de l'islam



On conserve des guides anciens, manuscrits et illustrés de scènes vivantes, destinés aux pèlerins : comment s'y rendre, quels sites visiter, quels rituels accomplir. Les fidèles obtiennent un certificat attestant qu'ils ont effectué le pèlerinage.

Le pèlerinage annuel est l'occasion de renouveler la tenture – *kiswa* – de soie noire brodée au fil d'or et d'argent qui recouvre la Ka'ba. Elle est offerte par les gardiens des Lieux saints : autrefois les califes, puis les sultans mamlûks et ottomans, aujourd'hui la monarchie saoudienne. La *kiswa* de l'année précédente est découpée et offerte comme relique.

Vue panoramique de La Mecque, par Muhammad Abdallah cartographe de Delhi, 1845

Muhammad,



Nisab al-Nabi (la généalogie du prophète), Afrique du Nord, XVII^e-XVIII^e.

Dans l'art islamique, les représentations de Muhammad apparaissent tardivement en Turquie, en Iran et en Inde. On le voit le visage caché et la tête auréolée de flammes. La légendaire épée *Dhūl-Fiqār*, à la lame divisée en deux pointes comme une langue de serpent, orne souvent l'étendard des armées.

Le prophète Muhammad devant la Ka'ba, page d'un *Fāṭ nāmeb*, Inde, Deccan, vers 1610-1630



Coupe représentant *al-Buraq*, Iran, Nichapour, X^e siècle

un homme, un prophète



5

Pûsîr à eau, Turquie ottomane,
daté 985 H / 1577-1578

Muhammad est né à La Mecque, dans la péninsule Arabique, en 570. Très tôt orphelin, il est élevé par un oncle au sein d'une tribu de marchands. Il épouse une veuve qui lui donnera quatre filles. On raconte que Muhammad se plaisait à méditer dans les cavernes toutes proches du mont Hira. C'est là qu'il reçoit la première des 114 révélations qui vont constituer le texte sacré des musulmans : le Coran. Un voyage effectué en une nuit jusqu'à Jérusalem sur le dos d'une monture céleste (*al-Buraq*) et une ascension au ciel sont deux épisodes surnaturels qui interviennent avant que Muhammad et la communauté des premiers fidèles ne soient contraints, en 622, à s'exiler à Yathrib (la future Médine) : c'est l'hégire qui marque le début du calendrier musulman. Muhammad n'est pas qu'un guide spirituel ; il est aussi le chef temporel des musulmans dont il conduit les expéditions lancées contre les infidèles. De son vivant, l'Arabie est convertie à l'islam ; ses successeurs, les califes, poursuivront cette expansion. Muhammad meurt en 632 ; il est enterré à Médine et son tombeau devient le second Lieu saint de l'islam.

Champ central d'une bannière
avec pour motif principal *Dbûl Fiğâr*,
Turquie ottomane, fin XVII^e, début XVIII^e siècle





Coran en un volume, Iran, Herat ou Tabriz, vers 1525-1550



Coran le livre

Le Coran, écrit en arabe, est le livre saint des musulmans. Il compile plusieurs textes en un volume, divisé en 114 chapitres appelés sourates. L'organisation du Coran fut établie au milieu du VII^e siècle. On ne connaît que très mal les premiers exemplaires de Coran, souvent difficiles à dater.

Les premiers manuscrits retrouvés datant du VIII^e-IX^e siècle utilisent une écriture particulière : le coufique. Les lettres anguleuses assez imposantes accentuent le caractère sacré de l'ouvrage, tout comme l'emploi du parchemin, une peau d'animal plus résistante que le papier mais aussi plus coûteuse. L'austérité des premiers Corans cède rapidement la place à des ouvrages richement enluminés, utilisant souvent l'or. Toujours sans aucune représentation figurée, des motifs marginaux apparaissent et les titres des sourates portent de somptueuses compositions géométriques. En fonction des régions, les calligraphies se diversifient et les décors envahissent les pages.



Feuillet du Coran bleu, Tunisie ou Espagne, X^e siècle

sacré

Feuillet de Coran, probablement Hijāz, début VIII^e siècle



Depuis la nuit des temps, les hommes ont cherché, à titre individuel ou collectif, à se protéger contre les aléas de la vie. Croire en un Dieu unique n'empêche pas de porter sur soi des amulettes et des talismans (objets avec des inscriptions) afin de rester en bonne santé, voyager sans accident ou encore ne pas se faire tuer sur le champ de bataille. C'est ainsi que pour les musulmans, certains versets ou des chapitres entiers – les sourates – du Coran ont une valeur protectrice particulière. Des corans étaient copiés soit sur des bandes de papier de plusieurs mètres de long, ensuite roulées et mises dans un étui, soit sur un cahier d'à peine 5 centimètres de côté : on les portait à la ceinture ou même attachés au turban. Sous leurs armures, les soldats revêtaient une chemise talismanique, coupée dans une pièce de coton et couverte de formules pieuses et magiques. Pour éloigner le mauvais œil, la main ouverte protectrice, antérieure à l'islam, est connue sous le nom de main de Fâtima, la fille du Prophète. Elle a servi de modèle pour façonner des bijoux ; on la plaçait également au sommet des étendards qui guidaient les armées.



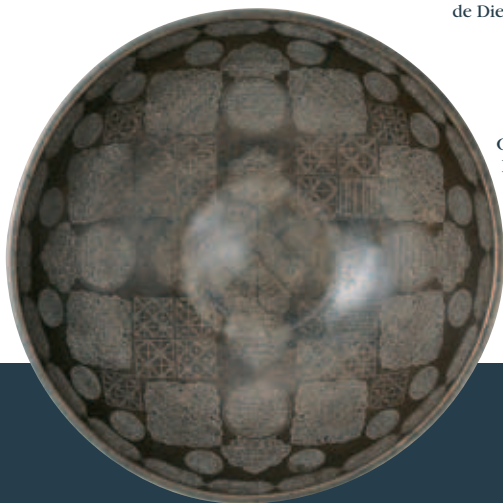
Amulettes, Inde, Hayderâbâd (?), Deccan, fin XVIII^e, début XIX^e

Conjurer le mauvais sort

Des savants ont rédigé des traités donnant des explications pour fabriquer ces amulettes et talismans mais aussi élaborer des carrés magiques avec des suites de nombres. Afin d'éviter que les princes ne soient empoisonnés en mangeant ou en buvant, on leur a fabriqué des coupes et des bols, en métal et en céramique, avec des inscriptions mêlant versets du Coran, prières contre les démons (les fameux djinns des contes arabes) et des diagrammes avec des chiffres et des lettres.



Traité d'al-Bûnî sur les usages occultes des « quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu », IX^e H / XV^e siècle

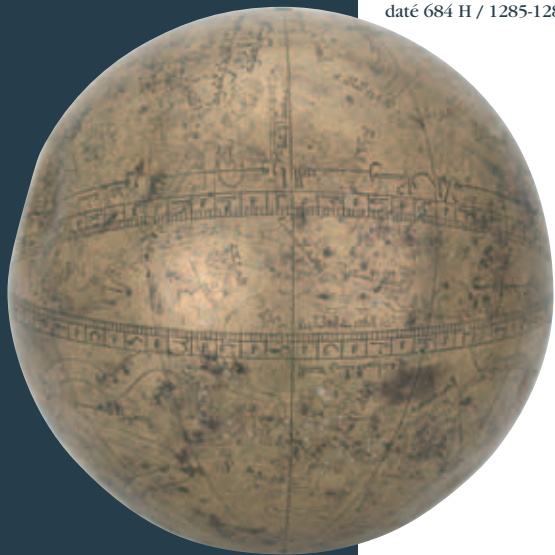


Coupe magique,
Inde, Deccan,
XVI^e siècle



Tableau talismanique,
Turquie, Istanbul,
1124H 1712

Sciences



Globe céleste, signé Muhammad
b. Mahmud b. 'Alī al-Tabari, Iran,
daté 684 H / 1285-1286



*Le Livre des routes
et des royaumes*
d'al-Istakhri, Iran,
Isfahan (?),
1306-1307



Sālibōtra (Sālbūtar), traité sur les chevaux et l'équitation (*Faras nāmeb*), Inde moghole, début du XVIII^e siècle

Dès le VIII^e siècle, des scientifiques du monde arabo-islamique ont essayé de résoudre des problèmes du quotidien. Il fallait, entre autres, connaître la direction de La Mecque et connaître l'heure pour prier, s'orienter en mer, irriguer les champs... Des scientifiques ont su apporter des réponses concrètes à ces questions. Ils se sont basés sur des savoirs anciens et les ont approfondis, les scientifiques arabes devenant, du VIII^e au XII^e siècle, les meilleurs de la planète !

Al-Tuhfa al-sa'diyya, commentaire de Qutb al-Dīn Mahmūd Shīrāzī du *Canon* d'Ibn Sina (Avicenne), Iran, début XIV^e siècle

Ils travaillaient généralement en groupe, consultaient des bibliothèques, voyageaient afin d'enrichir leurs connaissances et des maîtres enseignaient à leurs élèves. Alors que l'Europe n'en était qu'au Moyen Âge, le monde arabe rayonnait grâce à la création d'observatoires astronomiques, d'écoles de médecine et d'hôpitaux. Le nombre d'ouvrages scientifiques écrit reste considérable et dans tous les domaines possibles : l'astronomie en tête, mais aussi la géographie, les mathématiques, la médecine, la botanique, l'architecture, la physique, la chimie et l'alchimie.



au monde

Durant des siècles, les artistes avaient besoin de mécènes pour travailler. Ils s'attachaient généralement à un prince qui leur permettait de vivre en échange de leur art. Ce système s'organisa rapidement autour des grandes cours du monde musulman et se développa dans la plupart des capitales de ce grand territoire. Des ateliers divisés par spécialités se créèrent : la calligraphie, la peinture, la céramique, la verrerie, le métal, l'orfèvrerie...

Firman avec le monogramme de Sélim II, Turquie ottomane, Edirne, 971H/1567

Chanfrein de cheval ou de dromadaire, Turquie ottomane ou Egypte, XVIII^e siècle



Sceau de Shâh Tahmasp, Iran, Qazvin, 963 H/ 1555-56



Epée portant le nom et le blason du sultan mamlûk Baïbars, lame Egypte 1270, décoration additionnelle Turquie ottomane, environ 1520

Mécénat et ateliers

Une organisation très hiérarchisée entre le maître et ses apprentis régissait ces corporations. Seuls les artistes et artisans les plus talentueux travaillaient au service du prince. Ils créaient pour lui les plus belles pièces de l'époque, à la fois pour embellir son palais, mais aussi pour exporter leurs œuvres, en les vendant ou en les offrant comme cadeaux diplomatiques. Ces ateliers se déplaçaient au gré des conquêtes et les artisans voyageaient souvent beaucoup. Ces échanges nourrissaient aussi leur art qui ne cessait d'évoluer.

*La Déclaration parfaite des obligations
de Vénération envers l'Élu Prophète*
d'Abû-l-Fadl 'Iyad b. Mûsâ b. 'Iyad al-Yahsubî,
copié pour Mawlây Ismâ'îl, sultan de Fès, Maroc,
Fès, 1103 H / mi-avril 1692



Dans le miroir

On dit souvent que la religion musulmane interdit la représentation peinte ou sculptée des êtres vivants, en particulier des humains. Les artistes entreraient ainsi en concurrence avec Dieu, qui seul a le pouvoir de donner la vie. En réalité, il s'agit d'une mise en garde contre l'idolâtrie, c'est-à-dire ne pas adorer des images plutôt que Dieu lui-même.

Aussi, les artistes et artisans musulmans ne se sont-ils pas privés d'exécuter au fil des siècles des figures d'hommes et de femmes, aussi bien pour illustrer des livres que décorer les objets de la vie quotidienne. Ils ont souvent interprété la nature, ne cherchant pas à la copier comme dans la peinture occidentale où la lumière et l'ombre créent un modelé qui donne l'illusion de la vie. Ils ont privilégié une expressivité qui fait davantage penser à la bande dessinée.



Les souverains moghols
de Babur à Awrangzeb
avec leur ancêtre
Tamerlan, Inde moghole,
1707-1712



Tête couronnée,
Asie centrale,
VIII^e ou IX^e siècle

des princes

Cela n'a pas empêché, en terres d'Islam, la pratique du portrait par lequel on dresse une image fidèle et réaliste du modèle. Ce sont les souverains – califes, sultans, rois – qui, pour légitimer leur pouvoir, vont demander aux artistes de se rapprocher le plus d'une photographie. Avant le XV^e siècle, l'image des princes reste idéalisée ; après cette date, surtout en Iran et en Inde, on voit fleurir des effigies qui permettent d'identifier tout de suite le personnage qui pose.

Portrait miniature
du souverain qājār,
Fath'ali Shāh,
Iran, début XIX^e



Page d'album
avec l'empereur
moghol Awrangzeb
lors d'une partie
de chasse,
Inde moghole,
début XVIII^e siècle



Pièce d'échec,
Iran, Kashan,
fin XIII^e siècle



Une



Jâmi' al-tawârikh de Rashid al-Din,
Iran, Tabriz, 714 H/ 1314-15

L'arche de Noé

Joseph apparaît devant
Putiphar et sa femme Zulaykha



Jonas et la baleine



Histoire universelle illustrée

Les troupes de Gengis Khan sont à l'origine des conquêtes mongoles qui vont asservir un vaste territoire, de la Chine à la Syrie. Celles-ci provoquent la chute du califat avec la prise de Bagdad en 1258 et instaurent une fédération d'États. Les Il-khanides (1256-1353) gouvernent la Perse et se convertissent à l'islam. Tabriz, leur capitale, devient un grand centre de culture. C'est là que Rashîd al-Dîn, un puissant et riche vizir, entretient un atelier où sont copiés et illustrés les textes qu'il rédige en persan. Il se passionne pour la médecine, l'agriculture mais aussi la théologie (de confession juive, il a ensuite embrassé l'islam).

À la demande des trois souverains au service desquels il est attaché, il écrit une histoire des peuples que les Mongols ont affrontés : les Arabes, les Juifs, les Francs et les Chinois. Ce récit, *Jâmi' al-tawârikh*, est complété par une histoire universelle depuis Adam jusqu'à Muhammad et une encyclopédie du savoir géographique de l'époque. De ce monumental ouvrage daté 1315, il ne subsiste aujourd'hui que deux cahiers (à Édimbourg et dans la collection Khalili), soit quelque 200 pages pour la plupart rehaussées de miniatures. Ces dernières sont très caractéristiques par leur style où se mêlent des influences chinoise et byzantine : un dessin à la plume colorié avec des lavis (couleurs diluées à l'eau) et des personnages à la silhouette étirée avec des gestes très expressifs. Tombé en disgrâce, Rashîd al-Dîn est exécuté en 1318

Moïse ordonne aux lévites de décapiter ceux qui ont adoré le veau d'or



L'empereur Xuandi de la dynastie des Liang postérieurs



Le *Shâh nâme* de

Shâh nâme dit de Houghton, Iran, Tabriz, 1520

Zahhak,
avec deux serpents
voraces jaillissant
de ses épaules,
reçoit les filles
de Jamshid



Rostam
aidé par son
cheval Rakhsh
terrasse le dragon



Shâh Tahmasp

Le *Shâh nâmah*, ou Livre des rois, fut rédigé autour de l'an mil par le poète persan Firdawsi. Ce récit épique composé de près de 60.000 vers raconte l'histoire de l'Iran, mêlant mythes et réalité historique. Sur un fond de rivalités entre deux camps, les Iraniens et les Touraniens (nomades d'Asie centrale), des histoires d'amour romanesques se tissent.

Elles nourriront tout l'imaginaire du peuple iranien.

L'une des copies les plus abouties de ce chef-d'œuvre de la littérature persane a été commanditée par Shâh Tahmasp, souverain safavide de l'Iran (r. 1524-1576). Entre 1524 et 1540, les meilleurs artisans de l'époque (calligraphes, enlumineurs, miniaturistes...) s'attèlent à la réalisation de ce livre : 759 folios et 258 illustrations le composent. Les compositions originales, l'harmonie des couleurs et le rendu des scènes mêlant paysages et personnes témoignent de la qualité des ateliers de la capitale safavide, Tabriz.

Le musicien Barbad
installé dans un cyprès charme le roi Khosrow Parviz



Trésors des palais

Arrivés sur des territoires aux traditions anciennes, les Arabes mettent rapidement en place un art de cour et un cérémonial princier fastueux. Pour asseoir leur légitimité, ils s'entourent de symboles forts : création de nouvelles villes comme Bagdad, palais gigantesques, jardins luxuriants. Ces lieux se meublent de ce qu'il existe de plus beau : tapis en soie, mobilier en bois incrusté d'ivoire, de nacre, chandelier en argent, lampe en verre doré... Les princes participent à cette démonstration de luxe en portant les vêtements les plus raffinés et des bijoux en or incrustés de pierres précieuses. Les voyageurs et les diplomates occidentaux qui découvrent ces coutumes sont alors émerveillés par tant de faste et d'élégance.



Bol hémisphérique, Egypte,
X^e siècle



Boîte en or incrustée d'émeraudes,
Inde moghole, vers 1635



Collier, Inde du Sud,
probablement Tamil Nadu,
XIX^e siècle



Boucles d'oreilles,
Egypte fâtimide
ou Syrie, XI^e siècle



Coupe à anse en forme de dragon, Tâbriz (?)
sous la dynastie des Aq Qoyunlu, fin du XV^e siècle



Calligramme en forme de lion,
signé du calligraphe Ahmad
Hilmi, Turquie ottomane,
1331 H / 1913



Coupe à décor
épigraphique, Iran,
Nichapour, X^e siècle



Nécessaire du calligraphe, Turquie
ottomane, environ 1850

La calligraphie est un des attributs majeurs de l'art islamique. L'arabe est une langue sacrée et sa transcription à l'écrit porte une symbolique forte. On la retrouve sur tous les supports, du livre à l'architecture en passant par la céramique, le verre, le textile... Mais la calligraphie a été très tôt codifiée. Le style le plus répandu reste le coufique, très développé dès le VIII^e siècle, utilisé pour copier le Coran. A partir de là vont se développer six grands styles, codifiés au XIII^e siècle, avec des variantes régionales.

Calligraphie

La calligraphie s'intègre progressivement dans les décors en mêlant des motifs végétaux, géométriques et même figuratifs : la calligraphie dite animée présente des petites têtes de personnages au bout des hampes des lettres. L'écriture arabe se stylise à l'extrême, devenant parfois un motif à part entière qui perd toute signification et devient illisible.



Du motif végétal à la géométrie:



Tapis kilim, Turquie ou Iran,
XVI^e ou XVII^e siècle



L'arabesque, de l'italien *arabesca*, apparaît comme une des caractéristiques de l'art islamique. Cet entrelacement végétal sinueux où s'enroulent tiges, feuilles et fleurs arrivent à créer un rythme, souvent répétitif, qui se démultiplie à l'infini. Les artistes transcrivent cette nature en la stylisant, les lignes s'épurent mais peuvent se peupler d'animaux, de calligraphie, voire de personnages. En regardant avec attention les œuvres d'art islamique, on se rend compte que la plupart des motifs s'inspirent de la nature, revisitée pour former des compositions géométriques extrêmement élaborées. Il faudra attendre le milieu du XVI^e siècle pour que les artistes des grands Empires de l'Iran, de l'Inde et de la Turquie, ne transcrivent la flore avec un certain réalisme. Symbole de vie et de foisonnement, la nature évoque aussi le jardin du Paradis, auquel les musulmans aspirent après leur mort.

Frontispice d'un Coran en un volume, Égypte mamlûke, Le Caire (?),
784 H / 1382-1383



Manteau de femme ou d'enfant,
turkmène ou ouzbek, 1800-50



Bouteille,
Turquie ottomane,
Iznik, vers 1560-80

25

l'arabesque

Des animaux

Brûle-parfum
en forme
de lynx,
Iran,
fin du XII^e
ou début
XIII^e siècle



La civilisation de l'Islam s'est étendue sur de vastes territoires et a touché des populations aux multiples traditions ancestrales. Elle a de ce fait hérité d'un répertoire décoratif foisonnant notamment pour le décor animalier qui occupe dans l'art islamique une place particulière, au même titre que la calligraphie ou l'arabesque. Que ce soit des représentations en deux dimensions – peintes dans des manuscrits,

sur des céramiques et des verres, tissées, ciselées et incrustées sur des métaux – ou en trois dimensions – brûle-parfums, aquamaniles, réservoirs de pipe à eau – les animaux représentés appartiennent à toutes les espèces évoluant sur la terre, dans les airs ou en milieu aquatique. En fonction des lieux et des siècles, ils sont dessinés et sculptés d'une manière très stylisée ou très naturaliste, mais toujours avec un grand sens de la vie et souvent avec humour.

Certaines pratiques impliquant des animaux relèvent des prérogatives des califes, sultans et princes : l'équitation, la fauconnerie, la chasse mais aussi l'entretien de ménageries dans l'enceinte des palais. Le lion, l'aigle et l'éléphant sont quant à eux associés à l'image du pouvoir. Il y a enfin les créatures surgies de l'imaginaire comme le dragon, emprunté à la Chine, le phénix et la harpie, hérités de la mythologie grecque, le griffon... Sans oublier *al-Buraq*, la monture à tête de femme que chevauche Muhammad lors de son Voyage nocturne vers le Septième ciel.

Canard à bosse,
École de la Compagnie
des Indes, Inde, vers 1790



Coupe, Iran,
Nichapour,
X^e ou XI^e siècle



dans tous leurs états

Les animaux rassemblés devant Salomon et Bilqis (détail), page d'un *Fâl nâmeb*, Inde, Deccan, vers 1610-1630



Festoyer est aussi

Quand on parcourt les collections d'art islamique, dans les musées ou celles des particuliers, on est frappé par la nature des pièces qui les constituent. Une majorité est en rapport avec les plaisirs du boire et du manger, même si certains interdits religieux frappent telle boisson fermentée ou telle chair animale. Souvent, ces pièces appartiennent également à ce que l'on appelle « les arts de cour », c'est-à-dire qu'elles ont été exécutées pour des princes et leur entourage et se distinguent par une grande qualité de fabrication. Les artisans musulmans ont excellé dans les arts du feu : le verre, le métal – généralement un alliage de cuivre rehaussé d'incrustations d'or et d'argent – et la céramique sont diversement employés pour façonner des plats, écuelles, bols et présentoirs à épices ou à friandises ; des pots à eau, bouteilles, aiguières et verseuses.

Le décor, qui fait des plus belles pièces de véritables chefs-d'œuvre, recourt aussi bien à la calligraphie, avec des bons vœux à leur propriétaire, qu'à des scènes de banquets réunissant convives, musiciens et danseurs. Autant d'images des plaisirs de la vie qui annoncent ceux du Paradis.

Ensemble de trois gobelets, Syrie ou Égypte, milieu du XIII^e siècle



Cuiller de service, Iran, XIX^e siècle



Coupe, Nord de la Chine, probablement XVIII^e siècle ; Inde du Nord, probablement XIX^e siècle (décor)



un art

Flacon à eau
de rose, Iran,
X^e ou XI^e siècle



Houka
(pipe à eau),
Inde, Lucknow,
vers 1800



À cet inventaire, il convient
d'ajouter les bassins pour se
laver les mains – avant et après
le repas – et les aspersoirs
d'eaux parfumées – rose
ou fleur d'oranger – utilisés
en signe de bienvenue.

Aiguière en forme
d'oie ou de cygne,
Inde moghole
ou Deccan,
XVI^e siècle



Orient - Occident :

Les relations entre Orient et Occident ont toujours existé. Jusqu'au XV^e siècle, le développement de l'Orient est tel que les idées, les marchandises et les œuvres d'art arrivent largement en Europe. La suprématie orientale est sensible dans de nombreux domaines : sciences, commerce... Cette tendance s'inverse progressivement tandis que le commerce européen prend de l'ampleur en Méditerranée. Même si des épices et des textiles transitent d'Orient par Venise, les Etats européens fournissent bois et métaux. Dans les domaines artistiques, des gravures occidentales commencent à envahir les marchés orientaux et influencent les artistes. Des productions faites pour les voyageurs et les commerçants occidentaux en Orient se développent aussi. Des œuvres hybrides voient alors le jour, dans un style oriental mais avec des motifs étrangers. A l'inverse, les arts décoratifs islamiques influenceront massivement les artistes européens de la fin du XIX^e siècle, en quête de nouvelles sources d'inspiration.



Carafe,
probablement Bohême,
fin du XIX^e siècle



Écritoire, signée par Rahīm Dakkānī,
Inde ou Iran, vers 1700



influences réciproques



Judith portant la tête tranchée d'Holopherne, signé
par Muhammad Zamân, Iran, Isfahan, vers 1680

Boîte à bétel (*pandan*), Inde moghole,
début du XVIII^e siècle



Institut du monde arabe

Dominique Baudis, président

Mokhtar Taleb-Bendiab, directeur général

Badr-Eddine Arodaky, directeur général-adjoint

Gildas Berthélémy, directeur général-adjoint

Mohamed Métalsi, directeur des actions culturelles

Actions éducatives

Edition :

Radhia Dziri

Textes:

Aurélie Clément - Ruiz, pages :

6/7, 10/11, 12/13, 18/19, 20/21, 22/23, 24/25, 30/31.

Eric Delpont, pages :

2/3, 4/5, 8/9, 14/15, 16/17, 26/27 28/29

Crédit photographique :

Nour Foundation

avec l'aimable autorisation de Khalili Family Trust

Graphisme : Bentejac

Impression : STIPA, Montreuil

Octobre 2009

INSTITUT
DU MONDE
ARABE



Figurine d'éléphant, Syrie, XII^e siècle

